



Le Borinage de 1925 à 1935. Un paysage intellectuel oublié

COMMUNICATION DE PIERRE RUELLE
A LA SEANCE MENSUELLE DU 10 MARS 1984

Quand l'homme approche enfin des sommets où la vie
Va plonger dans votre ombre inerte, ô mornes cieux
Debout sur la hauteur aveuglement gravie,
Les premiers jours vécus éblouissent ses yeux.

Tandis que la nuit monte et déborde les grèves,
Il revoit, au delà de l'horizon lointain,
Tourbillonner le vol des désirs et des rêves,
Dans la rose clarté de son heureux matin.

C'est en me remémorant les premiers vers de *L'Illusion suprême* de Leconte de Lisle que j'ai conçu l'idée de cette communication. J'ai passé tant d'années de ma vie à préparer des examens et à en faire subir, à préparer des cours et à les faire, à essayer de pénétrer et d'expliquer la pensée d'autrui que j'ai eu parfois le sentiment fugitif de n'avoir existé, intellectuellement, que par l'école et pour l'école.

Pourtant, le milieu où j'ai passé mes premières années n'était pas sans originalité. Les hommes et les femmes qui le constituaient n'étaient pas tout à fait comme les autres et, s'il y aurait de la vanité à dire que je leur dois telle hypothétique qualité et non moins d'ingratitude à leur imputer telle insuffisance évidente, il est certain cependant que je leur dois en partie d'être ce que je suis et de voir le monde comme je le vois.

Notez, d'autre part, que je ne me sens nullement mal à l'aise dans mon être intellectuel et moral et qu'aucune angoisse ne me pousse à partir, comme on dit bizarrement aujourd'hui, « à la recherche de mes racines ». En définitive et non sans quelque naïveté peut-être, il me semble que mon adolescence s'est écoulée dans un paysage intellectuel étroit mais dont les contrastes, cependant, me paraissent aujourd'hui mériter d'être évoqués.

Il y a soixante ans, le Borinage était en quelque sorte une île et, pour le voyageur, qu'il vînt de l'un ou de l'autre des points cardinaux, cette insularité était manifeste. Du train ou de la route, au-dessus du vert des campagnes, il voyait tout à coup s'élever une terre grise où des maisons basses se pressaient en désordre autour de noires collines. Comme certaines îles, du reste, le Borinage était en permanence couronné d'un nuage, mais le nuage borain était fait des fumées que crachaient sans cesse des dizaines et des dizaines de cheminées de charbonnages. La houille boraine étant une des plus grasses qui soient, riche en goudron, le nuage était, en réalité, un nuage de suie. Pourtant, le soleil le pénétrait parfois et, là comme ailleurs, les matins pouvaient être angéliques et les crépuscules somptueux.

Tel quel, le Borinage n'attirait pas les visiteurs. Il était d'ailleurs facile de l'éviter, aucune grand-route n'y passait. La route de Mons à Valenciennes le longeait au nord et la route de Mons à Bavay à l'est. Entre les deux, c'était un labyrinthe de rues, de chemins et de venelles où seuls les indigènes parvenaient à ne pas s'égarer.

Si l'on ne venait pas au Borinage sans y être obligé, on n'en sortait guère non plus. La plupart des hommes travaillaient dans les charbonnages. Leur spécialité, car c'en était une, n'était pas de celles qui peuvent s'exercer n'importe où et les autres bassins houillers ne présentaient aucun attrait particulier.

Le Borinage vivait donc replié sur lui-même. Il comportait deux classes sociales : une multitude prolétarienne et une petite bourgeoisie très peu nombreuse. N'allez pas croire que le prolétariat borain était un *lumpen proletariat*. Sauf exception, sa pauvreté, à l'époque, n'était pas la misère et, à mon avis, Constant Malva n'a pas peu contribué à donner de lui une idée fautive. Ce groupe, parce qu'il était nombreux et relativement isolé depuis longtemps, avait gardé des traditions et un

folklore d'une grande richesse. Le dialecte qu'il parlait, de type picard, remarquablement archaïque, contribuait encore à l'isoler. Il suffit de parcourir les cartes du tome I de l'*Atlas linguistique de la Wallonie* pour voir comme les trois points 41, 42 et 44, qui représentent le Borinage, se singularisent fréquemment. La petite bourgeoisie, ingénieurs des mines, médecins, pharmaciens, notaires, avocats, parlait français et, contrairement au peuple, pratiquait l'exogamie. Entre les deux catégories sociales, les seules relations étaient d'ordre professionnel.

Voilà donc esquissé à grands traits le décor où des hommes et des femmes essayaient, avec des moyens de fortune, d'accéder à une certaine culture. Je vais essayer de montrer quelques aspects de cette quête incertaine et pardonnez-moi si je suis souvent amené à faire état de mon expérience personnelle.

Un ami de mes parents, protestant, veuf et, de surcroît, invalide à la suite d'un accident de la mine, avait décidé de mettre à profit ses loisirs forcés. À force de lire et de relire la Bible, il était arrivé à en connaître par cœur de longs passages, qu'il citait volontiers, à propos ou non. L'Apocalypse surtout avait ses faveurs et notamment les versets où il est question d'Armageddon : *Et il les assembla au lieu qui est appelé, en hébreu, Armageddon. Puis le septième ange versa sa fiole dans l'air ; et il sortit du temple du ciel une voix tonnante qui procédait du trône, disant : C'est fait.* Il faut dire que la bataille d'Armageddon troubla fort les esprits des protestants borains entre 1918 et 1940. Des citations de ce genre, dans un contexte en patois, faisaient une étrange impression. Notre ami se désolait que tant de mots du texte sacré et tant d'autres qu'il trouvait dans le journal demeuraient obscurs pour lui. Il prit une grande résolution, préleva sur ses maigres ressources la somme nécessaire, souscrivit un abonnement à un dictionnaire qui paraissait alors par fascicules — le *Larousse* en deux volumes, je crois — et essaya de faire avec le dictionnaire ce qu'il avait fait avec la Bible. Il entreprit de l'apprendre par cœur.

Un tel désir de culture, touchant et dérisoire, n'était pas isolé, mais il se manifestait en général d'autre façon.

Je ne dirai rien des écoles industrielles du soir, qui s'étaient multipliées depuis le début du siècle. Elles ne tendaient qu'à former les cadres inférieurs de l'industrie, des quelques maisons de commerce et des administrations communales.

La source où s'abreuyaient ceux qu'agitait la soif de connaître ou, plus modestement, de se distraire, c'était la bibliothèque publique. Pâturages, exceptionnellement, en comptait trois : celle de la Maison communale, celle de la Maison du Peuple, celle du Cercle catholique. Pendant dix ans, de 1923 à 1933, j'ai fréquenté assidûment les deux premières.

J'ai quelque raison de penser que la nature même des fonds de bibliothèques publiques et celle des lecteurs a changé depuis ces temps lointains, mais je ne puis, naturellement, me fier qu'à mes souvenirs et à mes impressions personnelles. D'abord, pour ce qui touche aux livres, il y en avait très peu d'illustrés et ceux qui l'étaient se présentaient sous des apparences beaucoup plus modestes que les splendides albums polychromes d'aujourd'hui. Je ne suis pas sûr que ce fût un mal. Au lieu de feuilleter et de contempler, nous étions bien obligés de lire et, du moins jusqu'à un certain point, de réfléchir.

Je suis absolument certain, en revanche, que, du moins à la Maison du Peuple, le nombre d'ouvrages politiques était considérable. Le catalogue de l'époque portait les noms de Marx, cela va sans dire, d'Engels, de Bebel, de Rosa Luxembourg, d'Israël Zangwill, tous socialistes allemands. C'étaient, me semblait-il, avec le Français Jaurès et les Russes Kropotkine et Bakounine, les maîtres à penser du socialisme borain d'alors.

Du côté de la littérature, peut-être sous l'influence de l'École normale, où j'étais entré en 1925, mes souvenirs les plus précis sont ceux qui se rattachent aux grands écrivains français du dix-neuvième siècle. Il y avait d'abord le père Hugo, qu'il est aujourd'hui de bon ton de dédaigner depuis le « Victor Hugo, hélas ! » de Gide. Pour ma part, j'ai lu toute *La Légende des siècles* vers ma quinzième année, mais je ne surprendrai personne en avouant que j'étais submergé par le fleuve d'érudition qui s'y déversait, ce qui ne m'empêchait pas d'admirer. Les anthologies dont nous usions à l'École normale, et notamment l'excellente anthologie de Van Dooren, nous incitaient — m'incitaient, en tout cas — à lire pêle-mêle Vigny, Musset, Alphonse Daudet, Lamartine, Alexandre Dumas père et Zola, sans parler d'Eugène Sue (*Les Mystères de Paris*), de Ponson du Terrail (*Les Aventures de Rocambole*) et d'Edmond About. Ces derniers, il va sans dire, ne nous avaient pas été suggérés par l'anthologie.

C'est dans ce temps-là aussi que *Le Peuple* publiait en feuilleton *La Porteuse de pain*, de Xavier de Montépin. C'était larmoyant, pseudo-populiste et cela rendait compte d'un monde dépassé puisque l'œuvre date de 1884, mais nous n'y regardions pas de si près et je broutais cela avec le reste.

Je me trompe peut-être, mais il me semble que la guerre de 1914, qui n'était pas encore bien loin, a suscité, plus que celle de 1940, des écrivains et des œuvres de valeur. Je ne vois rien, après 1945, qui ait la vigueur des livres que nous lisions alors : *À l'ouest, rien de nouveau*, d'Erich Maria Remarque, *Le Feu*, d'Henri Barbusse, *Les Croix de bois*, de Roland Dorgelès, et même cet ouvrage assez sottement patriotard qu'était *Gaspard*, de René Benjamin. Moyennant une redevance extrêmement modique, les bibliothécaires nous fournissaient tout cela avec gentillesse, parfois avec un peu d'étonnement et, de temps à autre, quelques conseils. Je dois avouer que je lisais sans discernement et avec une égale avidité tout ce qui me tombait sous la main. Et je pense que beaucoup de lecteurs de mon âge et de ma condition ne procédaient pas autrement. Cela n'allait pas toujours sans accroc. Un de mes frères, de neuf ans plus âgé que moi, avait apporté à la maison *Nach Paris*, de Louis Dumur, et *La Garçonnette*, de Victor Margueritte. Je venais, à mon tour, d'en achever la lecture lorsque mon père feuilleta les deux volumes. Il en résulta, non seulement pour moi mais aussi pour mon frère, qui avait plus de vingt ans, une semonce dont nous nous souvînmes longtemps. Ayant lu, un jour, que *La Divine Comédie* était un chef-d'œuvre de la littérature universelle et frappé par le masque austère de Dante, je résolus de demander l'ouvrage. On me le donna avec, me sembla-t-il, un petit sourire narquois. J'ai mis quinze jours à le lire, à essayer de le lire plutôt, car j'avoue ne jamais être arrivé au bout. Tout ce qui m'en était resté, c'est le premier vers (*Au milieu du chemin de notre vie*), l'avis menaçant gravé sur la porte de l'enfer (*Vous qui entrez, laissez toute espérance*), Dante et Virgile dans leur barque, Ugolin rongeur le crâne de l'archevêque Ruggieri, la malheureuse Francesca da Rimini et quelques ombres peureuses. J'ai eu le sentiment que Dante réglait trop facilement leur compte à ses ennemis politiques et il a fallu que, bien des années plus tard, j'entreprenne de lire la *Commedia* en italien pour admirer l'art prodigieux du grand visionnaire florentin.

Les bibliothèques publiques auraient pu me suffire, mais j'ai eu, vers ma quinzième année, l'ambition de me constituer une bibliothèque personnelle. Pour des raisons financières évidentes, je ne suis pas allé très loin, à cette époque, dans cette voie. Pourtant, même si l'on était le fils d'un cordonnier, à condition de ne pas s'inquiéter de la reliure et pas davantage de la qualité du papier, on pouvait avoir des livres à soi. Et j'en ai eu. Et je vais vous le prouver : *Les Paroles d'un croyant*, de Lamennais (25 centimes, surchargé à 35 ct), *Les Odes et ballades*, de Victor Hugo (50 ct, surchargé à 60 ct), *Daphnis et Chloé*, de Longus, dans la traduction de Paul-Louis Courier (60 ct, surchargé à 75 ct). Vous pourriez penser que j'avais des goûts très éclectiques, mais je mentirais par omission en vous le laissant croire. La vérité est que la librairie Brumau où je m'approvisionnais, à côté de l'école du Fief, n'avait jamais que quelques ouvrages en stock et que le choix était limité. De toute façon, à 75 centimes, j'étais vaincu par l'inflation et j'ai dû arrêter mes achats. D'autres livres me tentaient, c'étaient ceux, bien plus luxueux et bien plus chers, de la collection Nelson : beau papier, reliure en fine toile, dorure çà et là. Je n'en ai jamais eu qu'un à ce moment de ma vie, c'était *Jérusalem* de Pierre Loti. Je l'avais payé 7,50 francs, somme exorbitante, à la papeterie Dufrasne, en face de l'École moyenne. Cela s'est passé un 2 janvier et toutes mes étrennes y ont été englouties. Le livre, comme tous ceux que j'avais lus de Pierre Loti, m'avait laissé une lourde impression de mélancolie. Je viens de le relire soixante ans plus tard et je dois dire que, cette fois, ce qui m'a le plus frappé, c'est l'antisémitisme sans nuance qu'il était de bon ton d'afficher, en 1894, dans une certaine couche de la société.

Quels étaient les auteurs à succès vers 1925 ? Pour le savoir avec certitude, il faudrait consulter les archives de l'Office français de la librairie et l'on aurait sans doute quelques surprises, mais je n'ai pas pu le faire et, ici encore, je dois m'en remettre à mes impressions d'adolescent. Pierre Loti et Anatole France sont morts, l'un en 1923, le second en 1924. Le poète Jean Richepin est mort en 1926. Je crois que c'étaient les trois auteurs les plus appréciés. Tout le monde avait lu *Pêcheurs d'Islande* et *Le Roman d'un spahi*, *Le Lys rouge* et *L'Île des pingouins*. Beaucoup de gens avaient lu *La Chanson des gueux*. Trois autres auteurs, des romanciers, ceux que l'on appelait « les trois grands B » ne jouissaient pas d'une estime aussi générale : Paul Bourget, Henri Bordeaux, René Bazin. C'étaient des

romanciers bien-pensants. Ils faisaient les délices de la bourgeoisie parce qu'ils la paraient, ainsi que l'aristocratie, de toutes les vertus. Mais ne croyez pas qu'ils étaient, pour autant, rejetés et honnis par les lecteurs des milieux populaires. Le petit peuple a toujours été friand de récits qui lui révélaient, du moins d'une certaine manière, ce que l'on appelle la haute société ou la bonne société. Comme on sait, les personnages de ces romans populaires qui ont pour titres *Le Comte de Montecristo*, *Les Mystères de Paris* ou *Le Bossu ou le petit Parisien* ne sont pas des prolétaires. Les « trois B » sont aujourd'hui bien oubliés : la plupart des étudiants ne connaissent même pas leurs noms et pour ainsi dire aucun n'a lu une seule de leurs œuvres. Si le nom de René Bazin n'est pas tout à fait inconnu de la jeune génération, c'est parce qu'Hervé Bazin a écrit sur son oncle des pages vengeresses.

Quels étaient les lecteurs des bibliothèques publiques boraines voici cinquante-cinq ou soixante ans ? On peut répondre, sans risque de se tromper, que le plus grand nombre appartenait à la jeunesse et surtout à la jeunesse masculine. L'instruction obligatoire, votée en 1914, n'était devenue effective qu'en 1921. Cela signifie qu'une proportion non négligeable des adultes ne savaient pas lire et que, pour beaucoup d'autres, la lecture restait un exercice trop ardu pour qu'ils y prissent le moindre plaisir. Il faut dire que, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle encore, on enseignait parfois la lecture selon de singulières méthodes. Mon professeur de géographie à l'École normale, l'excellent Maurice Raucq, contait que son grand-père, valet de ferme dans le pays de Thuin, avait appris à lire dans *Les Aventures de Télémaque*, selon un usage assez répandu, et qu'il lui arrivait de pousser ses chevaux de labour en criant : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se désolait d'être immortelle. Hue » ! C'est peut-être par-là que s'explique l'abondance dans le Borinage, jusqu'au début du siècle, des prénoms Fénelon (j'en ai connu trois), Ulysse (j'en ai connu des dizaines) et même Antiope (j'en ai connu une).

La journée de huit heures (rappelez-vous les fameux « trois huit ») n'avait été acquise qu'en 1921. Parmi les ouvriers, des houilleurs, pour la plupart, âgés de 12 à 65 ans, après une journée de travail de 9 ou 10 heures, peu trouvaient encore assez d'ardeur pour se mettre à la lecture. Le potager, le pigeonnier, la causette avec les voisins, le journal à la rigueur leur suffisaient. Des raisons analogues écartaient la

plupart des femmes de la lecture et des bibliothèques : difficultés de lecture et surabondance de travail. En somme, les lecteurs étaient des adolescents, des étudiants notamment, des employés, des instituteurs. Peu de jeunes filles parmi eux et je m'explique mal pourquoi. Je ne puis avancer que de timides explications : les filles étaient moins nombreuses que les garçons à faire des études, les parents n'aimaient pas les voir sortir seules et surtout le soir, on tolérait pour les jeunes gens des lectures que l'on n'aurait pas permises aux jeunes filles.

Il me paraît nécessaire de revenir sur le cas de ceux qui, faute de temps surtout, ne fréquentaient pas les bibliothèques. Toute vie intellectuelle n'était pas absente chez eux, chez certains d'entre eux, du moins. Je rappelle que la télévision n'existait pas encore, que la radio balbutiait et que le cinéma, si tant est que l'on pût le considérer comme un moyen de culture, comptait peu d'adultes parmi les spectateurs intéressés par les longs films à épisodes ou par les petits films comiques de Mac Sennett. Des conférences d'éducation populaire avaient lieu, mais je ne saurais dire à quel rythme. Je me souviens d'avoir assisté, à la Maison du Peuple, à une conférence du bourgmestre Louis Pépin sur l'évolution des espèces. Une activité du même ordre se manifestait au Cercle catholique. De toute façon, ces conférences ne réunissaient pas des auditoires considérables.

Rappelons-nous que tous ces marginaux de la vie intellectuelle étaient des patoisants. Si, dans le cadre de leurs intérêts et de leurs activités, la plupart comprenaient le français de manière suffisante, il reste qu'ils ne le maniaient qu'avec difficulté et, par conséquent, avec timidité. En pensant à eux, on ne peut éluder la question « Existe-t-il une culture dialectale ? »

D'aucuns, comme les actuels partisans du « wallon » à l'école — dont je ne suis certes pas — affirment que oui. Pour moi, la réponse est non. Il est difficile de définir la culture, chacun le sait. Je puise dans le Robert les définitions les plus générales : « Ensemble des connaissances acquises qui permettent à l'esprit de développer son sens critique, son goût, son jugement. Ensemble des connaissances générales sur les lettres, la philosophie, les arts. Parfois synonyme de *civilisation*. »

Il n'y a pas grand-chose de tout cela dans les connaissances qui se transmettent en patois. Celui-ci peut être le véhicule d'une tradition qui ne manque pas d'intérêt, au contraire, et d'une sensibilité particulière, mais il n'est pas propre à élever l'homme ou la femme jusqu'au domaine des connaissances

générales, il ne peut développer que faiblement, faute de matériaux, son sens critique, son goût, son jugement. Si sensible, si aimable, si avisé qu'il fût, un pur patoisant serait un homme inculte. Beaucoup de Borains et de Boraines, vers 1925, étaient encore des hommes et des femmes incultes et leurs chances de se cultiver étaient des plus réduites.

Je crois, pour ma part, que la politisation est une des formes de la culture, même si ce n'en est pas une forme très élevée. J'en parlerai donc brièvement.

Le Borinage des années 1925 à 1935, pour ne parler que de ce que j'ai vu de près, était très politisé. C'était incontestablement dû à l'action du P.O.B., le Parti ouvrier belge, c'est-à-dire le Parti socialiste, et à deux journaux, *Le Peuple* et *L'Avenir du Borinage*, qui en étaient les organes de presse. Cette politisation se marquait de bien des manières : une vie syndicale intense, des réunions de sections locales, des démonstrations de Jeunes gardes socialistes (les J.G.S.), des meetings publics à l'assistance nombreuse et parfois houleuse, surtout en période électorale.

Le socialisme borain était extrêmement radical. La Fédération boraine n'était pas une fédération comme les autres. Elle fut la dernière à garder le qualificatif « républicaine » : *Fédération socialiste républicaine du Borinage*. À quoi cette rigueur et cette vigueur étaient-elles dues ? À plusieurs causes, sans doute. À la mono-industrie du Borinage, qui, hormis la houilleries, ne comptait guère que quelques cordonneries, verreries et fabriques de produits céramiques ? Au protestantisme ? À la proximité de la France ? Au voisinage d'un chef-lieu de province exclusivement bourgeois ? On l'avait bien vu en 1893 lorsque la garde-civique de Mons avait tiré sur les grévistes borains. En tout cas, la fusillade de l'avenue de Jemappes n'était pas oubliée. J'ai gardé le souvenir d'un fait minime, mais typique, qui donne une idée de ce radicalisme anti-bourgeois. Cela a dû se passer vers 1927. Comme étudiant socialiste, j'assistais parfois aux réunions de la Section locale du Parti et voici ce que j'ai vu. Un boulanger de la rue de la Digue, qui cuisait et vendait son pain avec l'aide de son frère et de son beau-père, à qui il payait un salaire, avait demandé son affiliation au Parti. Ses convictions ne paraissaient pas douteuses, mais c'était un « patron », un exploitateur du prolétariat, somme toute, et l'on pouvait voir en lui un concurrent de la boulangerie coopérative. On discuta

longtemps et je dois dire que, s'il fut finalement admis, ce ne fut pas à une large majorité.

Si monolithique qu'il parût, le P.O.B. avait des composantes diverses. On ne peut pas dire que les Borains de 1925 n'avaient pas de passé politique : le suffrage universel tempéré par le vote plural existait depuis 1893 et le suffrage universel pur et simple, mais uniquement pour les hommes, datait de 1919.

D'où venaient les électeurs qui votaient massivement socialiste ? Parmi eux se trouvaient la plupart des protestants, mais ils ne constituaient qu'une minorité. Il y avait quelques anciens libéraux, moins nombreux encore, mais qui avaient pour trait commun leur anticléricalisme déclaré. Et le reste ? Eh bien, il suffit de penser que les mariages sans consécration religieuse étaient rarissimes, que presque tous les enfants, sauf ceux des protestants, étaient baptisés par le curé et faisaient leur première communion. Les enterrements civils, comme fut celui de mon père en 1928, étaient exceptionnels. En fait, la masse des électeurs, bien que non pratiquants pour la plupart, étaient encore vaguement catholiques.

Le sentiment religieux, même dilué à l'extrême, se manifestait parfois en des comportements inattendus. Mon grand-père maternel était chaudronnier, comme l'avait été son père avant lui et comme le furent après lui son fils et ses petits-fils, mes cousins. Aucun d'eux n'alla jamais à la messe sauf pour les enterrements, y compris le sien, du reste. Longtemps, on leur apporta, pour les fondre, des objets en étain ou en cuivre plus ou moins hors d'usage. Pesé et payé, l'étain allait au creuset, sauf de très rares exceptions, dont une théière anglaise de 1720, que je possède. Il n'en était pas de même du cuivre. Quand j'avais une douzaine d'années, on voyait dans un angle de l'atelier un tas qui pouvait avoir un mètre cinquante de haut et qui s'est élevé progressivement pendant trois générations jusqu'à ce que mes cousins, moins respectueux ou plus besogneux, en fissent des lingots. C'étaient des crucifix. Le seul qui ait échappé à la destruction est une croix de procession de la fin du seizième ou du début du dix-septième siècle. Elle figure aujourd'hui en bonne place dans mon bureau.

Je voudrais maintenant dire deux mots d'un courant de pensée socialiste dont j'ai connu l'extrême fin. Il n'avait plus, à l'époque, la moindre importance politique et, depuis longtemps, il ne constituait plus un groupe structuré, si tel avait jamais été le cas. C'est celui du socialisme pré-marxiste. J'en ai eu un bon exemple sous

les yeux pendant toute ma jeunesse. C'est celui de mon père. Il professait une grande admiration pour Fourier et Proudhon, mais je suis à peu près sûr qu'il ne les connaissait pas de première main. Lui-même et quelques-uns de ses semblables, des artisans plus que des ouvriers, parlaient avec ferveur de Babeuf, de la Révolution de 48 et de la Commune de Paris. Leurs yeux s'allumaient lorsqu'ils évoquaient l'affaire Dreyfus. Ils brûlaient d'une foi d'autant plus vive qu'étaient incertains les contours de leurs idoles resplendissantes : la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, la Justice, la République. Tous professaient une francophilie qui n'était pas totale parce qu'elle était exclusivement républicaine, mais, sous cette réserve, elle était inconditionnelle. C'est dans cet état d'esprit qu'un dimanche d'été de 1921 — j'avais dix ans — après m'avoir parlé des sans-culotte de Dumouriez, mon père m'emmena à Jemappes, à pied, voir l'inauguration du nouveau coq en bronze doré, sur le Campiau, et entendre les discours du maréchal Pétain et de quelques autres.

Il n'existe pas de relation simple entre la moralité et la culture : personne, en effet, ne soutient que le comportement des gens est d'autant plus moral qu'ils sont plus cultivés. Ce qu'on sait, en revanche, c'est que des conditions sociales particulières, en même temps qu'elles produisent tel ou tel type de culture ou d'inculture, tendent, indépendamment, à engendrer tel ou tel type de moralité ou d'immoralité. Je ne dispose pas de statistiques et je ne prétends pas à une vue d'ensemble sur une région et une époque. Mon expérience se limite à un village et une caractéristique de ce village, c'est qu'il était habité par une société immobile. Mon arrière-grand-père habitait déjà la maison où je suis né, celle où j'ai passé ma jeunesse. La conséquence de cet état de chose était que, dans chaque famille, chacun savait tout de la chronique des autres familles pendant trois générations. Si soigneusement dissimulé qu'il fût, tout manquement était enregistré. On ne l'évoquait jamais publiquement mais on ne l'oubliait pas et les erreurs du grand-père aussi bien que les doux péchés de la grand-tante pouvaient encore peser lourd soixante ans plus tard sur les projets de mariage entre membres de deux familles que rien, apparemment, n'opposait. La délinquance se pratiquait dans des genres mineurs. Pas de crimes de sang. Pas de vols avec effraction, à part des vols de poules et de lapins. Coups et blessures au cours d'une rixe après boire. Braconnage. Injures sanglantes qui étalaient au grand jour les taches de la généalogie. La loi Vandervelde de 1919 donnait des résultats appréciables et

l'alcoolisme avait cessé d'être un fléau. Le point faible de la moralité, c'est dans les mœurs qu'il se trouvait. Les abandons de foyer, les faux ménages et les naissances illégitimes n'étaient pas rares. Des faits de ce genre, d'une part, et la situation pénible des vieillards, d'autre part, provoquaient un nombre qui me paraît anormalement élevé de suicides et de drames obscurs à la Maupassant. Pour ces derniers, une discrétion hermétique rendait vaines, le plus souvent, les recherches de la police. Au-dessus de ces eaux dormantes s'élevaient des îlots de puritanisme : l'îlot calviniste, celui, encore peu nombreux, des « travailleurs chrétiens » et celui, réduit à peu de chose, du radicalisme républicain.

Qu'un pêcheur napolitain chante, en ce début du siècle, ou un pâtre tyrolien ou même un peintre en bâtiment de Ménilmontant, quoi de plus naturel ! Sous le soleil, une mer bleue, la montagne, une rue de Paris invitent à la joie, chacune à sa manière. Mais quel ange musicien pouvait bien donner envie de chanter à des hommes qui passaient le plus clair de leur temps, si l'on peut dire, à huit cents ou à mille mètres sous terre ! Pourtant, le fait est qu'ils chantaient beaucoup. Chaque village avait au moins une chorale. Pâturages en comptait trois, comme, du reste, elle comptait trois harmonies ou fanfares, une socialiste, une catholique et une libérale. Les Borains ne chantaient pas seulement en groupe, ils chantaient aussi individuellement et spontanément, surtout des airs d'opéra. Le contraste était saisissant — mais personne n'y pensait — entre le décor de minuscules potagers et de courettes et les paroles de *Lakmé* ou de *La Tosca* lancées par un chanteur invisible et fort peu soucieux d'avoir ou non un auditoire.

Dans un coron comme le mien, la musique vocale se doublait d'une musique instrumentale, celle de l'accordéon — mon frère aîné en eut un — et celle de l'harmonica — j'en ai eu un et je l'ai toujours.

Les femmes aussi chantaient. Elles le faisaient en vaquant aux besognes du ménage et leur répertoire était différent. Il s'agissait surtout de romances, la plupart héritées du dix-neuvième siècle : *Le Temps des Cerises*, *La Voix des Chênes*, *La Paimpolaise*... Mais on y pouvait noter aussi une étonnante proportion de chansons revanchardes. J'entends encore ma mère fredonner *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine*, *Les Rubans de l'Alsacienne*, *Alsace et Lorraine les deux pauvres sœurs* et, naturellement, *En revenant de la revue*.

Ainsi donc, on chantait encore en 1925 et on se faisait à soi-même de la musique, mais plus pour longtemps. La radio allait apporter à domicile des chansons toujours renouvelées et aussitôt oubliées et de la musique toute faite. Le temps des cahiers de chansons prenait fin.

La multitude boraine n'allait pas tarder à être agitée de soubresauts, d'élan brisés et d'enthousiasmes vite retombés. Deux grandes grèves secouent les bassins houillers et surtout le Borinage en 1924 et en 1932. Au cours de la première, j'ai vu les gendarmes à cheval, sabre au clair, repousser la foule et, devant la maison paternelle, j'ai vu piller une voiture de boulanger. Spectacles du dix-neuvième siècle ! Personne, alors, ne semble deviner que l'industrie houillère du Borinage, condamnée par la Nature elle-même et par l'évolution des techniques, va à sa fin.

En 1933, le *Plan De Man* devient pour un temps le nouvel Évangile. Des foules boraines, de moins en moins nombreuses, crient, de moins en moins fort : « Plan ! Plan ! Plan ! » Cette même année, P. H. Spaak et W. Dauge lancent *L'Action socialiste*, qui sera surtout lue dans le Borinage et qui va se radicaliser au point qu'en 1935, Spaak, nommé Ministre, l'abandonnera et que W. Dauge, devenu seul maître du périodique, lui donnera une tendance nettement trotskyste.

Pendant que les attardés dont j'ai parlé, ignorant le présent, regardaient vers le dix-neuvième siècle et vers la France, des hommes plus jeunes, plus nombreux, mais dont nous savons maintenant qu'ils n'étaient guère plus clairvoyants, avaient commencé à regarder vers Moscou et, à leur tour et à leur manière, ils espéraient des lendemains qui chantent.

Même ceux qui n'étaient nullement tentés de voter pour les communistes ne pouvaient s'empêcher d'être attirés et comme fascinés par ce qui se passait à l'est. Il faut reconnaître que les rares films russes à être projetés sur les écrans borains, ceux d'Eisenstein notamment, étaient admirables et qu'un souffle d'épopée sortait de romans fleuves comme *Et l'acier fut trempé* ou *Ciment*. Et comment des gens imprégnés d'une tradition ouvriériste et révolutionnaire auraient-ils pu ne pas entendre cette voix féminine qui, chaque soir, répétait sur les ondes : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » Il faudra trente ou quarante ans pour que le modèle soviétique apparaisse aux gens de bonne foi tel qu'il est réellement.

Mon propos n'est pas d'analyser le rapport des voix socialistes, catholiques, libérales et communistes aux différentes élections. Je dirai simplement qu'en 1925,

il y avait, dans l'arrondissement de Mons, 40 fois plus d'électeurs socialistes et 13 fois plus d'électeurs catholiques que d'électeurs communistes, tandis qu'en 1936, il n'y avait plus que trois fois plus d'électeurs socialistes et qu'il y avait plus de communistes (12.000) que de catholiques (9.000). Il faut dire que, dans l'entre-temps, deux éléments nouveaux étaient apparus, le daugisme et le rexisme. Le second n'intéresse pas la période à laquelle je veux me limiter et je n'en parlerai pas. Je n'ai pas non plus l'intention de parler du daugisme, qui était un socialisme révolutionnaire, mais j'ai connu Walter Dauge vers 1928-1930 à la section des Étudiants socialistes de Mons-Borinage et je puis témoigner de son talent d'orateur, de son ascendant et de son apparente fragilité physique. Encore que cela nous fasse faire un bond dans le temps, j'ajouterai qu'en 1944, étant secrétaire du Comité de libération de Mons, j'ai eu sous les yeux une lettre signée de Degrelle, adressée à Dauge et commençant par « Mon cher Walter ». Je ne sais ce que cette lettre est devenue et il se peut que ce fût un faux. Dans le cas contraire, elle tendrait à prouver que Dauge fut assassiné par la Résistance et non par les Allemands ou par les rexistes.

À deux reprises, j'ai fait allusion au journal *Le Peuple*. C'était en 1925, dans le Borinage, le quotidien le plus répandu. On le lisait aussi dans ma famille, mais non pas d'une manière régulière. Mon père estimait qu'il ne fallait pas, si l'on voulait rester libre et objectif, entendre toujours le même son de cloche. Comme nous n'étions pas assez riches pour acheter chaque matin plusieurs journaux, nous lisions pendant quelques semaines *Le Peuple*, puis c'était au tour de *La Dernière Heure*, à laquelle succédait *Le Soir*. On recommençait ensuite la série. Ma mère, grande lectrice de feuilletons, ne voyait à ce procédé que des inconvénients.

En somme, dans sa quête de la culture, le Borinage en était encore au stade de la cueillette et, assurément, la situation était la même partout en Belgique et en France, sauf dans les grandes villes où existait une bourgeoisie commerçante. Comme dans la parabole du Semeur, il y avait des lieux pierreux et des buissons d'épines, nombreux. Pourtant, la bonne terre ne manquait pas plus qu'ailleurs : tout simplement, il n'y avait pas de semence. L'accès aux études universitaires était, pour un fils d'ouvrier, financièrement impossible.

Au moyen âge, pour un garçon issu du peuple, le chemin de la culture passait nécessairement par l'école monastique et le monastère. Du seizième au début du dix-neuvième siècle, il passait par le petit et le grand séminaire et il est curieux de constater que ce fut aussi le cas dans l'ex-Congo belge. À la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, il passait par l'École normale d'instituteurs. Les études qu'on y faisait étaient relativement brèves et, par conséquent, moins coûteuses. L'existence d'internats, subventionnés par l'État, facilitait aussi les choses. En revanche, le diplôme d'instituteur ne donnait pas accès à l'Université.

D'une manière générale, on peut dire que vers 1920-1930, un normalien — ou un normaliste, comme on disait en Belgique — était le fils d'un ouvrier qualifié ou d'un petit agriculteur, qu'il était fils unique ou cadet de famille, qu'il était sorti premier d'une école moyenne ou d'un « quatrième degré ». Il deviendrait, le plus souvent, un excellent instituteur, épouserait une institutrice et leurs enfants feraient des études universitaires.

Que reste-t-il de cette société fermée que je viens d'évoquer devant vous ? À peu près rien. La fermeture des charbonnages et la débâcle économique qui s'est ensuivie ont entraîné un bouleversement social qui n'a d'égal dans aucune autre région de Belgique. On peut parler du Borinage au *perfectum historicum* : *fuit* « il fut ».

Je ne suis pas sociologue, je ne suis encombré d'aucune théorie et toute tentative de définir la psychologie d'un groupe me laisse profondément méfiant. Cela dit, il reste que je suis né au sein d'une population déterminée, que je parle son dialecte, que j'ai toujours gardé avec elle des relations très étroites et que je la vois vivre depuis bientôt soixante-treize ans. Dire que je lui suis très attaché est trop peu dire : j'en fais partie. Or, je constate que, sans apport extérieur notable, la psychologie de cette population s'est profondément modifiée. Je ne juge pas, je rends compte. La population boraine de 1925 était une population jeune et, de diverses manières, elle regardait vers l'avenir. La population de 1984 est une population vieillie et elle regarde vers le passé. Il est paradoxal et, en même temps, révélateur de voir à quel point elle identifie son sort à celui de l'industrie houillère, une morte que rien ne ressuscitera, et qu'elle se reprend à aimer son dialecte, que pourtant la jeunesse parle de moins en moins et de moins en moins bien.

Les Borains de 1925 avaient au cœur une ardeur tenace —c'était leur principale vertu — qui parfois les soulevait et toujours, même dans les pires moments, leur laissait l'espérance. Je voudrais me tromper mais j'ai le sentiment que les Borains de 1984 n'attendent plus rien et ne croient plus à rien. Ils continuent, simplement, à accomplir des gestes dont la signification s'est obscurcie. Cette situation ne peut pas leur être reprochée. Elle résulte d'une conjoncture économique et sociale qui les dépasse. Les remèdes adéquats pourront-ils être trouvés ? Je l'ignore. S'ils existent, peut-on compter sur les Borains d'aujourd'hui ou de demain pour les appliquer ? Je le souhaite.

Il est difficile d'obtenir des chiffres pour les partis politiques, à part ceux que fournissent les élections. Ils ne prouveraient d'ailleurs pas grand-chose, étant donné l'importance actuelle des clientèles, c'est-à-dire des fidélités obligées. Le nombre des suffrages remportés par les partis ne varie guère d'une élection à l'autre. C'est ce que l'on appelle la « stabilité du corps électoral ». Mais les réunions politiques n'attirent plus personne. En matière religieuse, il est possible d'être plus précis : dans le Borinage, 80 % environ des enfants continuent à être baptisés, mais seulement 5 % environ de la population assiste à la messe et cette proportion est en baisse constante.

Je n'évoque pas sans mélancolie le temps lointain où le Borinage était bien vivant et pouvait exploser de joie, de douleur ou d'enthousiasme, et ce n'est pas seulement parce que ce temps est celui de ma jeunesse.

Tant d'événements ont passé sous mes yeux et à portée de mes mains sans que j'aie pu en retenir autre chose qu'une image qui, d'année en année, se décolore et pâlit comme un vieux daguerréotype ! Regret de n'avoir pas dit ou fait ce qu'il fallait au moment propice, de n'avoir pas noté sur le champ tel fait ou telles paroles dont on fut le témoin, de ne pas avoir interrogé les gens sur les motifs de leur action ou la source de leur pensée, comme j'aurais dû le faire avec ces braves fouriéristes et quarante-huitards de 1925.

Malheureusement, je n'ai pas l'âme d'un chroniqueur. Je n'ai jamais pris de notes au jour le jour. Je n'ai jamais pensé que ce qui m'arrivait, ou arrivait à mon entourage, pouvait présenter de l'intérêt pour les autres. Je n'ai jamais été mêlé à de grands événements ou, si je l'ai été, c'est comme une unité perdue parmi des millions d'autres. Et ces événements sont bien connus par de solides témoignages.

Tout ce que peut faire un témoin dont la jeunesse s'est éloignée et autour de qui les rangs se sont éclaircis, c'est de puiser dans ses souvenirs en essayant de ne pas trop les déformer, de redonner quelque vie à des ombres et de tenter de comprendre une existence, la sienne, qu'il s'était contenté, jusqu'alors, de vivre sans bien voir à quel point elle était marquée par l'entourage où elle se déroulait. C'est ce que je viens de faire et j'espère ne pas avoir ajouté en quantité déraisonnable à l'éternel torrent des paroles superflues.

Copyright © 1984 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Pierre Ruelle, *Le Borinage de 1925 à 1935. Un paysage intellectuel oublié* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1984. Disponible sur : < www.arlfb.be >